

**Zeitschrift:** Gazette musicale de la Suisse romande  
**Herausgeber:** Adolphe Henn  
**Band:** 1 (1894)  
**Heft:** 7

**Rubrik:** Suisse

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 26.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

et joué la scène d'amour du deuxième acte d'une manière charmante. M. Audisio a de même réussi dans le rôle de *Noël*, bien qu'il manque un peu de puissance et faiblisse en quelques endroits. M. Dechesne chante fort bien les belles phrases du curé, mais son prêtre n'est ni assez souriant, ni assez bonhomme : on l'a pris, aux premières scènes, pour un amoureux transi plaidant pour son propre compte. M. Baudhuin s'est tiré avec beaucoup d'adresse de son rôle difficile de *Longuet*, qui nécessiterait un chanteur bouffe de l'ancienne école. Il a su être comique sans exagération, se tirant avec aisance des écueils vocaux de son personnage. M<sup>lle</sup> Gastineau, une *Josette* un peu empruntée et sans le mordant voulu, M. Féraud, un excellent *Giraud*, et M. Van Laer (*Noiraud*), ont secondé de leur mieux leurs camarades. Les chœurs ont été convenables, et l'orchestre, dont les parties étaient d'une sérieuse difficulté, n'a pas mal marché, mais comme on l'a pu constater pour le *Vaisseau-Fantôme*, le *Barbier de Séville* et le reste, il ne joue guère que les notes ; les nuances, l'allure, le relief et le fini des détails sont trop souvent lettre morte. L'œuvre a paru soigneusement montée et cette heureuse manifestation de l'art romand mérite d'attirer la foule : c'est une intéressante soirée à passer.

F. HELD.

## S U I S S E

### GENÈVE

De trop nombreuses occupations et des raisons de santé m'obligent, à mon grand regret, à renoncer jusqu'à nouvel ordre à collaborer régulièrement à la *Gazette romande*, et ces mêmes causes m'empêchent d'écrire aujourd'hui une longue chronique. Les lecteurs de ce journal m'excuseront volontiers du reste, tout l'intérêt de la quinzaine se concentrant sur la première de *Janie*, dont doit parler un de mes collègues.

Déjà vieux sont les deux concerts russes, donnés à la Réformation les premiers jours de mars. Lausanne en ayant eu la primeur, M. Kœlla en a parlé ici même, il y a quinze jours, en termes peu flatteurs. Faut-il tenter la réhabilitation de la chapelle Slaviansky ?... La tâche serait malaisée. Je me bornerai à quelques renseignements de fait, quelques-uns rectificatifs des récits des journaux.

Le chœur entendu cette année n'est point celui qui fit courir Genève il y a sept ou huit ans. C'est une chapelle nouvelle, qui fut fondée en 1892, sauf erreur, par une fille de M. Slaviansky-d'Agréneff, Nadina, séparée de son père à la suite de je ne sais quelles circonstances. Elle a déjà voyagé dans toute l'Europe continentale, les pays latins exceptés, ce qui peu paraître étrange en ce temps de russophilie française, et elle n'est point d'un autre type que la chapelle paternelle, dans laquelle les parties de soprano et d'alto étaient également chantées par des garçons. Mais, homme habile, M. Slaviansky-d'Agréneff disposait devant ses choristes, à titre déco-

ratif, un rang de jeunes filles vraies. Si Nadina Slaviansky n'use pas du même procédé, ce n'est point par envie féminine, car elle est assez belle pour soutenir toute comparaison sans danger, et ce n'est point non plus faute d'avoir hérité de l'habileté de son père. Elle a ses trucs aussi, les uns louables, tel que le théâtral défilé de la chapelle en costume, à son entrée, les autres discutables, pour ne rien dire de plus : tel celui qui consiste à annoncer deux concerts avec programmes différents, alors que, pour la plupart, les morceaux ne diffèrent que par leurs titres.

A part un fragment d'un opéra de Dargomijsky, ces morceaux étaient tous des airs populaires harmonisés très simplement, mais avec un désir de faire ressortir les particularités des exécutants qui les rendent souvent peu agréables à l'oreille. Les quatre basses qui, *horribile dictu!* descendent jusqu'au contre-fa, se complaisent en des profondeurs où elles produisent moins des sons musicaux que des sortes d'éruclatations, cependant que tout en haut les soprani poussent des notes aiguës, fausses parfois, et l'oreille cherche en vain un corps entre ces pieds de géants et cette tête d'enfant. L'effet est heureux dans les pièces comiques, celle par exemple où, dans un mouvement en croches, les basses prononcent ces paroles — dont je ne garantis pas l'exactitude — : *tou tou, tou tou, ti phrou, ti phrou*. Ailleurs, le premier étonnement passé, l'effet fatigue vite.

De la chapelle Slaviansky à la deuxième symphonie de Borodine, la transition est facile et agréable. Chansons populaires encore, mais non plus dans une monotone enfilade et gâtées par une harmonie de « conservatoriste » ; Borodine les a enchâssées dans des harmonies originales et répondant à leur nature, il les a fait se succéder dans les rythmes les plus imprévus, et son instrumentation est singulièrement riche et colorée, à la hauteur de celle des novateurs les plus raffinés de la France contemporaine. Cette œuvre maîtresse, qui ouvrait le neuvième concert d'abonnement, a reçu un accueil très froid, la masse des auditeurs était visiblement déroutée. L'orchestre, sans être irréprochable, ni dans le détail, ni dans l'allure générale qui manquait de vivacité par endroits, a cependant exécuté assez bien pour la faire apprécier, cette symphonie, qui offre de grandes difficultés, et elle m'a pour ma part enchanté.

Je l'ai moins été de l'ouverture des *Deux Journées*, de Cherubini. Quand une œuvre n'est plus nouvelle, on devient forcément plus exigeant en matière d'exécution et celle qu'a donnée notre orchestre, dans un mouvement trop rapide peut-être, a manqué de cette précision et de ces arêtes vives que réclament la plupart des œuvres de l'Ingres de la musique. Le succès du concert a été pour deux mélodies populaires du nord arrangées par Svendsen pour instruments à cordes, avec un charme exquis.

Je n'ai pas tenté la réhabilitation de la chapelle Slaviansky. Je voudrais essayer celle du baryton Messchaert, qui s'est produit à Lausanne avant de

paraître à notre concert d'abonnement. Je crois que les critiques que lui ont adressées nos voisins vaudraient provenir de ce qu'il leur a chanté en français. En allemand et en italien, il s'est montré au-dessus de tout éloge, non par sa voix certes, qui n'est plus fraîche et manque d'homogénéité, mais par une interprétation hors ligne d'un air de l'*Ezio*, de Hændel, peu attrayant pourtant en lui-même, et surtout du *Liederkreis* de Beethoven, *an die ferne Geliebte* — pour la première fois, je crois, traduit en français, et très poétiquement, par notre concitoyen M. Jules Cougnard, dont les vers, de mêmes rythmes que les vers allemands, figuraient au programme du concert. — M. Messchaert a montré une simplicité, une absence de toute pose, une variété d'accents telles, il a uni à la pureté classique une si intelligente liberté d'allure que l'audition de l'œuvre de Beethoven a été un rare régal artistique.

Régal d'un autre genre, le *Concerstück* de M. Renard. J'avoue que j'aurais préféré l'entendre au Bâtiment électoral plutôt qu'à l'un des concerts d'abonnement (dits autrefois classiques), mais d'autres n'ont pas été de mon avis, et tout le monde a été heureux d'apprécier, en un solo prolongé, la virtuosité de notre excellente trompette.

PAUL MORIAUD.

*L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro une Lettre de Neuchâtel.*

#### LA CHAUX-DE-FONDS

Depuis l'année dernière, la Chaux-de-Fonds possède une Société de musique analogue à celles qui, dans d'autres villes suisses et à l'étranger, ont pour but l'organisation de concerts d'abonnement. C'est M. Georges Pantillon qui, secondé par un groupe d'amis, en a eu l'initiative.

Le dernier concert de la Société, le 3 mars, a eu pour nous un intérêt particulier par le fait qu'une œuvre de M. Pantillon, *Esquisse Vénitienne*, pour chœurs de femmes, ténor solo et orchestre, figurait au programme. Nous avons eu ainsi une véritable « première » à propos de laquelle voici quelques impressions.

Cette œuvre chorale, écrite sur un poème de M. Louis Gallet, de notre ville, est traitée d'une manière essentiellement symphonique.

Lorenzo, un pauvre gondolier, aime Nécissa, la fille du doge, et la scène s'ouvre au moment où l'amant malheureux arrive de nuit, devant le palais illuminé où l'on célèbre les noces de sa bien-aimée avec un prince altier.

L'introduction, chantée par le chœur à l'unisson, décrit Venise endormie, puis, sur un thème de barcarole, l'approche d'une gondole. Les lamentations de Lorenzo qui donne libre cours à sa douleur, se détachent, en contraste frappant, sur un chœur très léger des petites vagues qui, elles, dans un motif plein de grâce, disent leur gaieté insouciant. Au milieu de ce clapotis, Lorenzo évoque son rêve d'autrefois, qu'un violon solo, soutenu par de sour-

des harmonies, exprime avec une vibrante intensité. Touchées de sa douleur, les vagues finissent par appeler Lorenzo et le convient à chercher dans leur sein la paix et l'oubli.

C'étaient le Chœur classique, M. Troyon, de Lausanne, et l'orchestre de Berne, qui étaient chargés de l'exécution, sous la direction de l'auteur. L'interprétation a été excellente.

L'accueil fait à l'œuvre a été des plus sympathiques. Les musiciens les plus cultivés de l'auditoire en ont vivement apprécié les beautés de sentiment, la poésie mélancolique et la science instrumentale et harmonique.

Un bâton d'honneur a été offert, à cette occasion, à M. Pantillon, par plusieurs sociétés qu'il dirige ; en outre, divers cadeaux sont venus lui confirmer la satisfaction de ses nombreux auditeurs et le prix qu'on attache ici à son activité générale.

Le reste du programme, comme, du reste, les programmes précédents, a été fort heureusement enlevé, aussi la société a-t-elle définitivement pris pied dans notre ville.

E. B.

#### ÉTRANGER

#### LETTRE DE PARIS

Deux débuts dans *Cavalleria Rusticana* et dans *Phryné*, une œuvre nouvelle, un acte conçu dans une forme d'art étrange, tout à fait conventionnelle, tel est le bilan de l'Opéra-Comique, le mois dernier.

M<sup>lle</sup> Nina Pack, qui joue dans le drame de Mascagni le rôle de Santuzza, vient de l'Opéra, après avoir passé par l'étranger et par la province. Sa voix, un peu dure, mais bien timbrée, ne manque ni de chaleur, ni d'accent ; le volume en est suffisant pour l'Opéra-Comique. Tandis que la créatrice du rôle, M<sup>lle</sup> Calvé, s'agitait démesurément, M<sup>lle</sup> Nina Pack est une Santuzza plus calme, plus désespérée peut-être, et la sobriété relative de son jeu atténue le côté odieux de la scène de la dénonciation, dans cette terrible pièce brutale, comme un fait-divers.

Les débuts de M<sup>lle</sup> Jane Harding ont été aussi dramatiques... dans la salle. Vous connaissez ces incidents que toute la presse a racontés. Sifflée impitoyablement avant d'avoir ouvert la bouche, M<sup>lle</sup> Harding recevait, au commencement et à la fin de *Phryné*, une série de cadeaux qui n'étaient pas précisément offerts par des admirateurs, du poisson, des légumes, un lapin, des pigeons, de quoi, en un mot, faire un pot au feu et traiter un ami sans cérémonie. Cette cabale était, dit-on, l'œuvre d'une comtesse outragée, ayant à ses ordres de bons jeunes gens, intrépides sifflés, mais si la critique n'a pas à intervenir dans cette histoire de rancunes et d'inimitiés tout à fait étrangères à l'art musical, il est fort ridicule que le lieu de cette querelle ait été un théâtre subventionné et la seconde scène lyrique de Paris. M<sup>lle</sup> Harding a un filet de voix agréable à entendre ; la discrétion courtoise de l'orchestre et